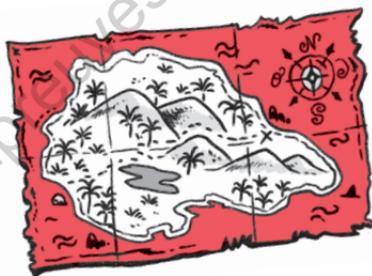


Llanos Campos

Le Trésor de Barracuda

*Traduit de l'espagnol (castillan)
par Anne Cohen Beucher*

Illustré par Nicolas Pitz



neuf

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

© 2021, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Neuf poche
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition en langue française
© 2014 by Llanos Campos

Titre de l'édition originale : «El tesoro de Barracuda»
(Ediciones SM, Madrid)

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2018

Dépôt légal : juin 2021
Imprimé en France par XXXX
à XXXX

ISBN 978-2-211-31385-8

Pour Vera et Claudia



Epreuves numériques



Je suis sûr que l'histoire que je vais vous raconter va vous paraître incroyable à plus d'un titre. Rien d'étonnant à cela, car c'est une histoire pleine de voyages au bout du monde, de vents qui rendent fous – même les hommes les plus valeureux –, d'îles perdues, et de nuits blanches passées sous les étoiles. Et si je n'avais pas tout vu de mes propres yeux, si je ne l'avais pas vécue, à moi aussi elle paraîtrait incroyable.

Mais je peux vous assurer que tout ce que vous allez lire ici est entièrement vrai. Aussi vrai que l'eau de la mer est salée et le ciel bleu, et que les yeux les plus noirs que j'ai croisés étaient ceux d'une vieille femme à la Barbade, appelée Dora. Je sais que vous ne me connaissez pas encore, mais vous verrez que je ne mens jamais. Non pas que

mes parents me l'aient appris, non (je ne les ai pas connus), mais parce que j'ai découvert, après avoir traité avec des baratineurs de la pire espèce, que les mensonges ne causent de problèmes qu'à une seule personne : celle qui les raconte. Soyez-en sûrs, vous n'arriverez jamais à rien en mentant, même très bien. Tôt ou tard apparaîtra quelqu'un qui connaît la vérité ; et vous aurez tant d'ennuis que vous regretterez de ne pas avoir gardé la bouche fermée.

Mais laissons les leçons pour plus tard. Pour l'instant, je ne vous ferai qu'une seule mise en garde : si vous embarquez avec moi, il faudra être attentifs et malins, parce que nous allons visiter des endroits dangereux, où vous ferez la connaissance d'individus peu recommandables. Je vous guiderai dans ce voyage, et il vaudrait mieux que vous m'écoutez, parce que, là où nous irons, il n'y a ni droit à l'erreur ni deuxième chance. Pour commencer, je vais vous donner deux conseils qui vous serviront en toutes circonstances : un, ne jamais vous asseoir dans une taverne dos à la porte d'entrée ; deux, quand on vous présente quelqu'un que vous ne connaissez pas, ne jamais

ouvrir la bouche en premier. Il vaut mieux laisser l'autre parler un moment jusqu'à ce qu'il ne sache plus quoi dire. Il se produit alors une pause inconfortable, et juste après, si vous réussissez à rester silencieux encore quelques instants, votre interlocuteur dira un truc important, un secret qui pourra être utilisé plus tard. C'est pour ça que les pirates détestent le silence. Ce sont des lascars bruyants et bagarreurs, qui n'aiment pas trop réfléchir.

Oui, parce que c'est une histoire de pirates (aurais-je oublié de le mentionner?). Avec ses bateaux, jambes de bois, cache-œil et trésors ensevelis.

Je sais, je sais ! Vous allez me dire que vous avez déjà entendu mille fois cette histoire. Eh bien, je peux vous assurer que non ! Celle-ci sera, sans aucun doute, la plus étrange histoire de pirates que vous lirez, même si vous deviez vivre mille ans et que vous parcouriez tous les ports du monde, jusqu'aux confins des Caraïbes, en écoutant tous ceux qui auraient quelque chose à raconter. Je peux vous le jurer.

Jamais il n'y eut de capitaine comme Barracuda, ni d'aventure comme la nôtre, et personne ne pourrait vous la raconter mieux que moi, qui me trouvais là depuis le début.

Le début... Oui... Toute cette histoire commença... juste comme ça.

Epreuves numériques

1

– Maudits pêcheurs d’eau douce ! Et ça se dit pirates ? hurla le capitaine Barracuda depuis le pont. Je vous jure que celui qui abandonne son poste, je le pendrai au mât de misaine par les pouces.

Tout l’équipage de *La Croix du Sud* se recroquevilla de peur dans ses bottes. Barracuda était le pirate que craignaient les pirates eux-mêmes. Il était intelligent, cruel, et s’enorgueillissait de ne pas avoir d’amis. Son visage était couvert de cicatrices, et il n’avait plus de main gauche. À la place, il portait un énorme crochet rouillé. Personne n’avait jamais osé lui demander comment il l’avait perdue, du coup de nombreuses légendes circulaient à ce sujet.

– Mais, Capitaine... osa Nuño, un vieil Espagnol qui avait sillonné toutes les mers du globe. Ça fait plus de dix jours que nous naviguons; il n'y a pas la moindre trace de cette maudite île de Kopra. Les hommes commencent à douter qu'elle existe réellement. Peut-être devrions-nous rebrousser chemin...

Les pirates se mirent à vociférer, à protester et à jurer en espagnol, en portugais, en néerlandais, en français et en anglais. On entendit tant de jurons dans tant de langues qu'il serait impossible de tous les reproduire ici.

– Par tous les diables de la mer! beugla Barracuda en cognant le timon avec son crochet. Si vous n'arrêtez pas de crier, je vous envoie nager avec les requins! Je vous dis que cette île existe! Et qu'elle est là, sous vos narines malpropres! Ce bateau ira à Kopra, même si pour cela je dois l'y conduire seul! Celui qui ne veut pas venir n'a qu'à rentrer à la nage à Maracaibo! Je ne tolérerai pas de mutinerie à bord!

À ce moment-là, Deux-Dents hurla depuis le sommet du grand mât :



– Terre en vue! Là, à bâbord! Oui! Terre!

Pendant quelques instants, un profond silence régna, tellement profond qu'on eût pu entendre trotter un cafard.

– Lâchez la grand-voile! ordonna le capitaine Barracuda à pleine voix. À vos postes, maudite bande de harengs!

Tous les pirates du bateau commencèrent à courir d'un bord à l'autre du pont, comme s'ils étaient devenus fous. Parmi eux, un jeune

mousse aux yeux verts, le visage criblé de taches de rousseur, poil de carotte aux boucles folles, tirait sur les amarres qui retenaient la voile. C'était moi. J'avais environ onze ans, et je faisais partie de cet équipage depuis trois ans. Nuño m'avait recueilli dans un port d'Hispaniola, où j'avais été abandonné à mon sort – je ne me souviens plus quand – et les autres m'avaient permis de rester.

Au début, je nettoyait le poisson, j'aidais en cuisine, et je lavais le pont. Sans rechigner. C'est pour cela que ces hommes finirent par me traiter avec ce qui pourrait s'apparenter à de la tendresse (façon pirate, entendons-nous bien : pichenettes sur le crâne, tirages d'oreille, calottes à tour de bras). Petit à petit, ils acceptèrent de m'apprendre le métier. Personne ne savait comment je m'appelais ; moi-même, je ne m'en souvenais pas. Ils m'appelèrent donc Feu-Follet (à cause de mes cheveux rouges), et on n'en parla plus.

C'est pourquoi si jamais au hasard de ces pages vous lisez « nous débarquâmes » ou « nous nous jetâmes dans la bataille », ne croyez pas

que j'exagère ou que je mens. J'étais là. Ah, et vous avez vu comme je maîtrise le passé simple ? Je trouve ce temps idéal pour mon récit.

Mais revenons à notre histoire : nous arrivions...

L'île de Kopra était, comme l'avait expliqué Barracuda, à peine un petit pâté de sable perdu au milieu de l'océan. Nous approchâmes le bateau jusqu'à ce que la quille touche le fond, puis nous mîmes les barques à l'eau. Là, serrés comme des sardines, nous ramâmes jusqu'à la plage.

Nous débarquâmes alors, cinquante-trois pirates, sur ce petit îlet. Je peux vous dire que c'était plein à craquer. Même plus la place de tomber si on trébuchait. Le capitaine exigea que nous nous dispersions avec de l'eau au moins jusqu'aux chevilles tout autour de l'île. Nous nous exécutâmes. Alors, Barracuda commença à parcourir le site à grandes enjambées, en comptant ses pas : dix au sud, dix à l'est, cinq au nord, deux roulades sur l'épaule gauche, et deux sauts de sa patte folle vers l'arrière. Boasnovas, que nous appelions le Portugais ou le Borgne (car il était les deux),

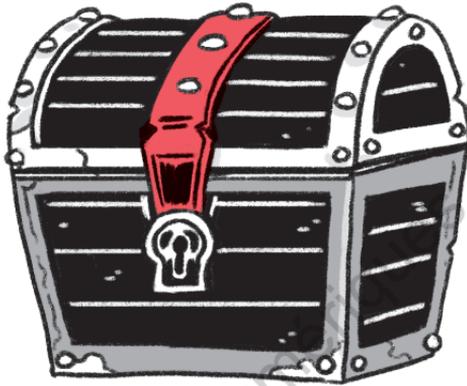
eut envie de rire, mais se retint. Ce n'était pas le moment de se moquer.

– C'est ici ! indiqua le capitaine en marquant le sol d'une croix avec son crochet. Juste ici ! Commencez à creuser !

Il fallut nous organiser en équipes : pendant que deux creusaient, deux autres balançaient à la mer le sable qui était extrait du trou. Vu le manque de place, pas moyen de faire autrement. Personne n'imaginait qu'une si petite île puisse être aussi profonde, mais il nous fallut sept équipes de deux hommes chacune pour que finalement une des pelles cogne quelque chose de dur, et les efforts conjugués de cinq gaillards furent nécessaires pour sortir la chose du trou.

C'était un énorme coffre noir, qui pesait tant qu'on eût pu croire qu'il contenait les Antilles néerlandaises tout entières. Cinquante-deux paires d'yeux (plus un pour le Borgne) se braquèrent dessus. Si Barracuda disait vrai (et jamais personne ne l'avait surpris à mentir), ce jour, tous ces hommes allaient devenir riches à en avoir

la nausée. Tellement qu'ils pourraient laisser tomber cette vie de galère à sillonner les océans, si tel était leur désir.



Ou faire autre chose. Parce que là, dans ce coffre de bois sombre, se trouvait le célèbre trésor de Phineas Krane, le plus ancien pirate des mers du Sud. Et il était enterré ici parce que, comme chacun sait, Phineas Krane était mort lors de l'abordage d'un bateau hollandais, alors qu'il allait prendre sa retraite pour profiter un peu de ses vieux jours. Nombreux étaient ceux qui avaient cherché ce trésor depuis lors, mais seul le malin capitaine Barracuda avait cru le vieux fou

qui, dans une geôle de l'île de la Tortue, s'époumonait à répéter à tue-tête et à toute heure qu'il savait exactement où se trouvait le butin du grand pirate.

– Qu'on me fasse rôtir dans du saindoux! s'exclama Nuño l'Espagnol avec un sourire qui s'étirait d'une oreille à l'autre. Il disait la vérité! Ce maudit vieillard de la Tortue disait la vérité! Le trésor de Phineas Krane!

Un concert monumental de cris éclata. Tous vociféraient des vivats à Barracuda, hurlaient «Hourra!» et «Bravo!». Alors, le capitaine en personne, se servant de son crochet comme levier, fit sauter la serrure du coffre et, dans un crissement rouillé, souleva le lourd couvercle.

Si quelqu'un était passé par là à cet instant, il aurait pu voir le groupe de pirates le plus étonné du monde, bouches grandes ouvertes et yeux écarquillés comme jamais : cinquante-trois gars qui l'avaient dans le baba.

Car là, tout au fond de l'énorme coffre, se trouvait... *un livre!* Et c'est tout! Le trésor de Phineas, *un maudit livre!*

– Qui sait lire ? demanda à voix basse Jack le Boiteux.

Nous nous regardâmes à tour de rôle.

– Ben... moi... un peu, répondit le vieux Corse Deux-Dents en attrapant le livre.

Il le fixa de toutes ses forces (on aurait dit que ses yeux allaient sortir de leurs orbites) et il ânonna :

– « Ma... vie... de pi... ra... te. Par Phi... Phineas John... Johnson... Kra... ne ».

Déjà à ce moment-là Barracuda avait viré au rouge piment.

– Un livre ? Des années à chercher un satané bouquin ?

Encore un peu et les boutons de sa veste allaient exploser !

– Oui, Capitaine, mais un livre écrit par lui, murmura Nuño. Y en a qui disent qu'on peut devenir riche avec ce genre de truc...

Alors, le pirate Barracuda fut pris de ce que l'on peut appeler une attaque en règle. Il commença à courir comme un fou, même s'il faisait quasiment du surplace, vu que, comme je l'ai

expliqué, l'île était minuscule. On aurait dit que des milliers de fourmis invisibles l'attaquaient. Et les autres se divisèrent en deux groupes égaux : ceux qui pleuraient le trésor, et ceux (dont je faisais partie) qui se tapaient les cuisses de rire en voyant le spectacle que donnait le capitaine.

Epreuves numériques